

Stéphanie Locatelli

Les petits pas d'Abeille

roman



Editions **Passiflore**

Stéphanie Locatelli

Les petits pas d'Abeille

roman

Editions **Passiflore**

PROLOGUE

« Là où se trouvent tes pieds commence le voyage »

Lao Tseu

Percé

Madeleine ne savait plus dormir. L'air était lourd, son corps endolori, les draps humides. Les éclairs transperçaient les rideaux de la chambre dans un silence inquiétant. Ils annonçaient l'orage, depuis un moment, sans que rien n'advienne. Mañuel, couché sur le dos à côté d'elle, le front perlé de sueur, ronflait paisiblement. *Comment peut-il être si loin? Si impassible? Même la pression atmosphérique n'a pas d'effet sur lui.*

C'était fin août. Peut-être début septembre. Elle aurait aimé l'ignorer mais, en réalité, elle connaissait la date exacte. Contrairement à lui, à aucun moment elle n'oubliait le temps qui passe. Elle avait trente ans et elle était vieille. C'était donc une canicule de fin août. *Même ici, à Percé. Plus de répit. Plus de cache. La canicule jusque dans ma petite Bretagne canadienne. Percé n'est plus un refuge. Il n'y a plus de refuge nulle part. L'orage est partout mais c'est un orage qui n'éclate pas.*

Elle avait mal d'un mal sourd. Les seins gonflés. Le bas-ventre dur comme la pierre. Elle se leva, passa la longue chemise de nuit déposée au pied du lit et le coton collait maintenant à sa peau moite. La nuit était claire. La lune trop forte. Les éclairs éblouissants. Pieds nus,

elle descendit l'escalier et traversa la petite cour pour atteindre les toilettes, situées à l'extérieur, comme dans la plupart des vieilles bicoques du village qu'ils louaient pour leurs congés. Pas besoin d'allumer l'ampoule qui pendait au bout du fil : dans les violents rayons de lune, elle devinait le blanc immaculé de sa culotte. *Qu'espérais-tu ? Tu voudrais être l'origine du monde mais tu n'es l'origine de rien. Maintenant, tu voudrais que ça lâche. Tu attends que le sang coule. Tu espères la pluie, mais l'orage n'éclate pas... En vérité, ce n'est pas Mañuel, c'est toi qui es loin. Loin de chez toi. Loin de la France. Loin de vous deux. Regarde-toi : tu ne sais plus rien. Parler, sourire, aimer, travailler, lire, baiser... Dormir, même. Tu ne sais plus rien.*

Elle laissa retomber le coton trop épais de la chemise de nuit. L'eau du robinet n'était pas fraîche. Les canalisations, elles aussi, avaient subi la chaleur des derniers jours. Veillant à ne pas y accrocher le bijou en spirale qu'elle portait au doigt, elle humidifia les longs cheveux noirs échappés de l'élastique pour les coller sur ses tempes brûlantes. Finalement, elle fit la seule chose qu'il lui était encore possible de faire. Elle attrapa le baladeur sur la table de la cuisine, passa le petit portillon et rejoignit la route des Failles qui la conduirait vers la mer. *Tu marches.* Elle voyait Percé dans sa lumière crue. Elle aurait voulu l'obscurité. Que tout s'éteigne. *Tu marches.* Le tonnerre grondait maintenant, au loin. Comme un soutien : la guerre dedans, la guerre dehors. *Mais l'orage n'éclate pas. Tu marches.* Elle se répétait comme pour clouer les mots à chaque pas. *Comme souvent, ces derniers temps, quand la pluie tarde à venir. Quand la douleur est là. Tu marches. Le*

casque vissé sur les oreilles, tu marches. Les voix de RFI dans les tympanes, tu marches. Pour ne pas crier, pour ne pas sentir, pour ne pas mourir, tu marches. Des voix de radio qui te saoulent d'un monde qui n'est pas le tien. Que tu entends en boucle. Le jour, la nuit, les mêmes émissions. Rediffusions. Tes jambes comme des automates. Tu marches. Comme un arc qui ne tire pas sa flèche. Bandée à bloc, tu marches.

Arrivée à la plage, elle put constater que la mer s'était retirée. Le rocher de Percé découvert à marée basse, l'estran comme un miroir du ciel en feu, et l'orage qui n'éclatait toujours pas. Ses pieds nus s'enterraient dans le sable tiède comme s'ils voulaient d'eux-mêmes mettre fin à cette marche insensée. Elle aurait voulu savoir crier jusque de l'autre côté de l'océan. Jusqu'à sa Bretagne natale. Elle aurait voulu appeler Hortense, sa mère. Mais elle ne savait plus depuis longtemps.

I

LA DANSE D'ABEILLE

*« Le secret pour gravir une montagne,
c'est de faire de petits pas »*

Parole de Savoyard

Perchée

Côme atteignit enfin la place de la République. Il chercha immédiatement des yeux la porte principale du palais de justice. Il était tard. Neuf heures. Rose l'avait pourtant réveillé en rentrant de sa nuit à l'hôpital, mais la sienne avait été courte et avinée et il s'était rendormi. *Si Abeille est venue siéger, elle est déjà là.* À défaut de l'avoir vue entrer dans le vieux bâtiment, il décida de s'assurer qu'elle en sortirait à la fin de l'audience. Il allait attendre. Il avait le temps.

Le vent était si froid ce matin-là à Bordeaux qu'il entreprit de faire les cent pas. Il soufflait dans ses mains d'une haleine encore chargée, sautillait pour lutter contre l'engourdissement, tournait autour de la statue au cheval ailé qui se trouvait là, et devant laquelle il était passé tant de fois. À nos morts de soixante-dix. Côme connaissait bien l'endroit pour y avoir préparé de nombreux départs de manifestations, mais il n'avait jamais prêté attention à la statue qui y trônait. *Victis sed in gloria... Victoire? Gloire?* Il avait suivi très tôt une voie professionnelle, d'abord un CAP, puis un BEP « méca », et n'avait pas de connaissances particulières en latin, mais il lui sembla que l'inscription refaisait l'histoire : dans

ses souvenirs, en 1870, les Français n'avaient pas été vainqueurs.

Tournant le dos aux ancêtres vaniteux, il leva les yeux sur le palais, s'assit sur la dalle froide et s'adossa au piédestal. Il s'emmitoufla dans son vieux caban gris et roula *la première clope de l'attente*, conscient qu'il serait là pour un moment.

Il avait rencontré Abeille quelques mois plus tôt chez Salvador, le patron du bar PMU du cours Victor-Hugo. Plusieurs fois par semaine, il se rendait chez le vieux grincheux dont les coquettes moustaches à la Dali et le caractère fantasque avaient inspiré aux habitués ce drôle de surnom. Côme y passait la soirée quand Rose était de garde à l'hôpital. Pour ne pas être seul, pour manger un morceau et boire une bière, pour refaire le monde avec les gars de Sud, seul syndicat valable à ses yeux. Ça braillait pas mal chez Salvador et l'ambiance était plutôt révolution que salon de thé. Alors, quand il avait vu entrer cette fille la première fois, il n'avait pu s'empêcher de penser qu'elle s'était trompée. *Une bourgeoise perdue.*

Mais Abeille n'avait rien d'une fille perdue. Elle était revenue, régulièrement. Les mardis, les jeudis et parfois le samedi soir. Elle s'asseyait là, au zinc, la plupart du temps seule femme à bord. Il dut admettre qu'elle avait trouvé naturellement sa place dans cette ambiance de mâles. Les épais cheveux blonds, mi-longs, souvent en bataille, la frange courte, asymétrique, les fossettes, les lèvres rouge carmin, les grandes paupières fardées de brun ou de gris, les jupes à mi-cuisse, les pantalons de cuir ou ceux de flanelle à carreaux...

Lorsque Abeille mettait les pieds dans le bar, personne ne se retournait vraiment, les palabres ne s'arrêtaient pas, mais quelque chose, imperceptiblement, devenait différent.

Elle avait beau s'être fait une place, Côme était quand même resté longtemps sur son idée première. Il avait été persuadé qu'elle était comme une touriste sortie des sentiers battus, qu'elle n'était pas de leur milieu. Depuis, il savait : Abeille n'avait pas de milieu. Un centre de gravité, ça, oui, situé quelque part, là, entre son ventre et ses reins, qu'elle mettait en équilibre, perchée sur des talons aiguilles. Car les pieds d'Abeille étaient irrémédiablement chaussés de toutes sortes d'escarpins, de bottes ou de bottines à talons hauts, qui laissaient les clients de Salvador songeurs. Comme les autres, Côme avait observé l'ovni sans jamais l'approcher.

Un soir où les nombreux clients étaient abasourdis par le dernier Johnny Hallyday, que Salvador avait tenu à faire découvrir à chaque paire d'oreilles, consentantes ou non, elle s'était plantée devant lui. Sans un mot. Elle l'avait fixé de ses grands yeux noirs et ses prunelles rieuses avaient contredit son apparence de femme fatale. *Elle est perchée*. Voilà ce qu'avait pensé Côme. Intimidé, il s'était concentré sur le singulier visage pour ne pas baisser le regard. Et ce qui avait été, d'abord, un exercice de contrôle de soi, avait fini par devenir une occupation plaisante : comprendre cette petite frange déstructurée, adolescente, et émettre l'hypothèse qu'elle partageait avantageusement un front trop grand. Il avait eu le sentiment qu'une enfant habitait ce corps de femme et que les atours dont elle se parait n'étaient là que par jeu.

— Bonsoir, avait-elle finalement lancé. Je m'appelle Abeille. Nous sommes plus ou moins des fidèles du lieu, il me semble. Je t'offre une bière.

— Merci, je viens d'en boire une et...

— Ça fera deux. Deux demis s'il vous plaît!

Abeille... Elle l'avait tutoyé tout de suite. Sa voix était étrangement profonde, presque grave. Elle détachait les mots les uns des autres, comme s'ils sortaient de manière solide, comme s'il lui fallait accueillir chacun d'eux sur sa langue, le savourer, le sucer même, avant de le laisser sortir de sa bouche rouge.

Bien que protégé de la bise automnale par le monument aux morts, Côme était transi. La dalle de pierre, sous ses fesses, ne se réchauffait pas. Il observa les trois petits mégots qu'il avait entassés à son côté, hésitant à fumer une autre cigarette. Il aurait voulu profiter de la sensation de chaleur, mais ne pouvait se résoudre à sortir de nouveau les mains de ses poches. Il se demandait si le whisky absorbé quelques heures auparavant accentuait sa perception du froid ou si, au contraire, il masquait les effets d'une température plus rude encore.

En regardant sa montre, il réalisa qu'il avait oublié de la régler à l'heure d'hiver. C'était comme si celle qui venait de s'écouler, tout occupé qu'il avait été à attendre Abeille, n'avait pas eu lieu. Il tourna les aiguilles, poussa délicatement le bouton, remonta le mécanisme et, reprenant sa surveillance, leva les yeux sur la porte du palais de justice. *La nuit dernière, passée avec elle, c'est un début. Le début de quelque chose...*

Au fil des derniers mois, chez Salvador, Abeille et Côme avaient fait connaissance. Ils ne se donnaient jamais rendez-vous et il n'était pas rare qu'ils ne se voient pas durant une quinzaine de jours, mais, lorsqu'ils se retrouvaient au bar, ils partageaient volontiers la même table. Abeille écoutait Côme et ses compagnons de lutte refaire le monde, s'énerver, préparer des assemblées générales, s'agiter, commenter les petites phrases des candidats à la future élection présidentielle. Elle prenait rarement part au débat en cours. Rien qui permette de savoir ce qu'elle pensait. Il avait d'abord supposé que sa fonction de magistrate y était pour quelque chose. Une sorte de devoir de réserve. Mais il avait ensuite observé que, même lorsqu'ils étaient seuls, elle ne disait pas grand-chose de sa vie. Elle ne demandait rien non plus d'ailleurs, et Côme, par conséquent, lui parlait assez peu de lui, de Rose, de ses projets, de son travail... Pour Abeille, ce qui n'était pas là n'existait pas. Ensemble, ils riaient, ils buvaient, uniquement occupés par l'instant.

La nuit passée, pourtant, elle avait commencé à raconter deux ou trois choses : son bac à seize ans, un parcours classique de bonne élève, la faculté de droit à Rennes, la thèse... Quand on lui avait proposé l'École nationale de la magistrature, elle avait simplement dit « Juge? Pourquoi pas? » Comme ça. Parce qu'il fallait bien faire quelque chose, avoir un métier. Elle avait préparé le concours, avait été reçue major et était venue s'installer à Bordeaux pour entrer à l'ENM. C'est là qu'elle avait finalement obtenu un poste. Elle en était ravie, car la plupart de ses collègues avaient dû quitter la ville où ils avaient vécu pendant les trois années de

formation pour se rendre dans de petites juridictions provinciales.

Même si, la veille, avec Côme, c'est du whisky qu'elle avait bu, elle avait adopté sans équivoque Bordeaux et ses coutumes gustatives. C'est la fonction de juge qui ne lui convenait pas. Elle avait essayé, vraiment, d'y trouver du plaisir. Un intérêt au moins. Elle avait pris les dossiers à bras-le-corps, avait demandé conseil, s'était efforcée d'entrer dans la peau d'une magistrate. À chaque fois, elle avait passé la robe, espérant incarner le rôle. Trois jours plus tôt, encore, elle avait arrangé ses cheveux couleur miel dans un chignon sage et fait des allers et retours dans la salle des pas perdus, martelant le sol de ses stilettos rouges, présumant que l'écho l'intégrerait au territoire. Les stilettos n'avaient rien changé.

Elle ne comprenait rien à ce que ces gens faisaient là. À ce qu'ils attendaient d'elle. Pour la première fois, on ne lui demandait pas de connaître son droit. Que voulait-on? Un sermon? Une sanction? Quelque chose qui devait venir d'elle et qu'elle ne pouvait pas donner. Abeille coupable d'imposture. Certains justiciables qu'elle voyait défiler aux audiences auraient pu être ses compagnons de fêtes : des petits dealers, des mecs un peu branques, des mémés qui avaient conduit en état d'ivresse... Ils la faisaient sourire. Elle non plus ne lésinait pas sur les écarts. La norme était un sujet d'étude, rien de plus.

Côme commençait sérieusement à dessaouler. Il en était sûr : ses yeux n'avaient pas quitté l'entrée du palais de justice. Il pensait à Abeille quelques heures plus tôt. À sa coiffure défaite, à ses yeux charbonneux. À sa

bouche écarlate dans la nuit. Elle s'était racontée, sans pudeur, mais aussi sans émotion manifeste. Elle avait parlé, voilà tout. *On ne peut pas vraiment dire que les choses glissent sur elle... Non, c'est elle qui glisse sur les choses.* Il avait de plus en plus mal à la tête et l'inquiétude le gagnait.

Il leva les yeux et se sentit fautif. Les quatre colosses de pierre, en surplomb du tribunal, l'observaient. Un jour, un pote de manifestation lui avait déclaré avec emphase en désignant l'une des sculptures : « Comme disait Montesquieu, la gravité est le bonheur des imbéciles! » Côme, se remémorant cette anecdote, s'étonna de ne comprendre que maintenant qu'il ne faisait pas référence à l'attraction terrestre.

Il roula une énième cigarette. *Que dirait Montesquieu si Abeille n'était pas venue travailler ce matin?* Côme savait que lui s'en voudrait.

Vers deux heures du matin, quand Salvador avait fermé le bar, ils l'avaient prié de leur céder une bouteille et avaient trouvé un banc où s'asseoir sur les quais. C'était la première fois qu'ils se voyaient en dehors du PMU. Installés près du pont de pierre illuminé, ils avaient ri de cacher leur trésor, comme des enfants craignant d'être pris en défaut par les rares passants, eux-mêmes souvent ivres. Côme avait eu la délicatesse d'emprunter deux verres.

— Du William Lawson? avait proclamé Abeille. À William et à Lawson : tchin!

— C'est un type, pas deux.

— Tu me crois si j'te dis que j'ai une amie dont les jumeaux s'appellent William et Lawson?

— Hum?...

— Je te le jure, avait-elle dit en levant son verre à nouveau. C'est Suzanne! Son mec l'a quittée deux mois avant la naissance. Il est arrivé la bouche en cœur le jour de l'accouchement et lui a proposé de reconnaître les petits. Il les a enregistrés à la mairie avec ces putains de prénoms rien que pour l'emmerder avant de se tirer pour de bon!

— Putain!!

Côme parlait le plus souvent un langage châtié. Cela avait le don de faire sourire ses camarades de lutte mais avait séduit Rose, quand il l'avait rencontrée. En imitant le langage irrévérencieux d'Abeille, il sentit que ces mots, qui sonnaient comme des perles étranges dans sa bouche à elle, n'étaient toujours que des jurons dans la sienne.

— Ouais, c'est dur! Surtout pour Lawson, parce que ce con, il a écrit ça L-O-deux-S-O-N-E!

Elle avait d'abord ri puis, posément, s'était remise à parler d'elle. Elle souffrait du manque de perspective. Elle occupait le poste de juge depuis bientôt un an et ne voyait pas d'issue. Ce temps-là, le temps professionnel, n'était pas segmenté. Pas d'examens, pas de concours pour y mettre fin. Abeille aurait voulu vivre comme avant : travailler chez elle, penser, lire, écrire. Mais elle était prisonnière.

— Pars! avait lâché Côme. Qu'est-ce qui t'en empêche, franchement? Le « chômage », « rentabiliser ses études », « gagner sa vie », c'est des conneries tout ça!

Il était saoul. Lancé, il s'était mis à lui parler du salaire universel, de décroissance, de ses saines colères, de son incompréhension à voir se perpétuer l'espèce quand il y

avait tant d'injustices... Prêt à refaire une nouvelle fois le monde. Mais ce n'est pas ce qui l'avait touchée. Ces discours, elle les entendait déjà chez Salvador. Non, cette nuit-là, Abeille avait juste regardé autour d'elle. Elle avait observé attentivement la Garonne, les reflets des arcades et des candélabres du pont de pierre qui allumaient l'eau sombre. Elle avait juste senti le vent froid sur ses joues chaudes et le goût fort du mauvais alcool sur ses lèvres. Elle avait perçu, par-delà ses mots, la belle voix éraillée de Côme. Son rire aussi. Et elle avait tranché :

— Merci pour le verre, je vais rentrer.

Côme s'en était tout de suite voulu. Elle était déjà de l'autre côté du boulevard quand elle s'était retournée et avait crié, à son intention ou bien à celle de la ville endormie :

— Demain, pas d'audience! Je démissionne!

Il était bientôt dix heures. Côme avait eu la volonté de la raisonner. De lui dire de prendre le temps de réfléchir. Il avait rassemblé les verres et la bouteille et l'avait hélée mais Abeille avait mystérieusement disparu dans les petites rues sombres du vieux centre. Il ne savait pas où elle vivait, n'avait pas son numéro de téléphone. S'il ne la voyait pas au palais ce matin, il lui faudrait attendre la prochaine entrevue chez Salvador. Il avait le nez et les pieds gelés, des fourmis dans les jambes. *Que penserait Rose de ça?* Il se leva, sautilla d'un pied sur l'autre et souffla dans ses mains. *J'attends une fille que je connais à peine.* Il ramassa son petit tas de mégots. *Il est temps d'aller boire un café noir.* Il s'appêtait à quitter la place.



Nourrie de ses rencontres avec les autres, Stéphanie Locatelli écoute leurs histoires, interroge la sienne. Convaincue que l'on n'a jamais fini de grandir, elle cherche, explore, réalise des documentaires sonores, écrit des nouvelles. Les petits pas d'Abeille est son premier roman.

Les petits pas d'Abeille

Stéphanie Locatelli

« Cette fille est perchée ! »

C'est ce qu'a pensé Côme la première fois qu'il a rencontré Abeille. Juchée sur des talons aiguilles, elle martèle le sol dans une danse effrénée entre le palais de justice où elle endosse la robe, et le bar PMU où il la retrouve parfois.

Et puis une lettre. La demande bouleversante de Madeleine :

« Je voudrais que tu recherches ma mère. »

Sous le regard bienveillant de Côme, Abeille commence une drôle d'enquête qui la confronte peu à peu à une part perdue d'elle-même. La jeune femme chemine et lève le voile sur une face cachée de l'Histoire de l'Espagne des années 50.

Surprenant, ce récit enjoué nous tient en haleine au rythme de ses pas. Ils se lèvent au fil des pages alors que son amie Madeleine s'allège d'un fardeau. Côme temporise, les pieds sur terre.

19 €



9 782379 460203